



JOHN

BROWNLOW

L'ASSASSIN EIGHTEEN

série noire
GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

Collection créée par Marcel Duhamel

JOHN BROWNLOW

L'ASSASSIN EIGHTEEN

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR LAURENT BOSCO

nrf

GALLIMARD

Cet ouvrage a été publié avec le concours
de Marie-Caroline Aubert

Couverture : photo © Michael Dean Shelton / iStock Getty Images Plus (détail):

Titre original :

ASSASSIN EIGHTEEN

First published in Great Britain in 2023 by Hodder & Stoughton
An Hachette UK company

1

Copyright © Deep Fried Films, Inc. 2023

The right of John Brownlow to be identified as the Author of the Work has been
asserted by him in accordance with the Copyright, Designs and Patents Act 1988.

All rights reserved.

All characters in this publication are fictitious and any resemblance to real persons,
living or dead, is purely coincidental.

© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

Pour Heather

C'est dur de traverser la vie sans tuer personne.

RICHARD FORD, *Canada*

PREMIÈRE PARTIE

J'attends que quelqu'un vienne me tuer.

Cette nuit, toutes les conditions sont réunies. Plus tôt dans la soirée, une petite brise soufflait, mais maintenant tout est calme, à peine un léger balancement à la cime des arbres, pas de quoi dévier une balle de sa trajectoire. La lune, presque pleine, est assez haute pour permettre à un sniper de gagner sa position de tir, mais pas assez pour que je le repère. Il y a un mois, vu de la colline en face, j'aurais été invisible, mais les feuilles ont commencé à roussir et à tomber, et à présent, la voûte de la forêt offre un angle de tir dégagé sur plus d'un kilomètre.

Cette maison n'est pas la mienne. C'était celle de Sixteen, mon prédécesseur, le seizième dans une lignée de tueurs professionnels qui remonte aux Romanov. Certains furent des espions, d'autres des renégats, des saboteurs, des idéalistes ou des policiers, et dans un cas, un orphelin ramassé dans les rues de Saint-Petersbourg. Mais tous connurent la même fin : les bras couverts jusqu'au coude du sang de leur prochain, puis, tôt ou tard, du leur.

Pour tourner, la mécanique du monde a besoin qu'on

graisse ses rouages. Le lubrifiant, c'est nous. Les mouches qui se gavent et éliminent la merde de l'humanité, les asticots qui nettoient ses blessures purulentes. Les soupapes de sécurité qui empêchent la chaudière d'exploser, la chaîne des commandements pour éviter un nouveau Tchernobyl. Nous sommes ce petit Hollandais de légende qui empêche l'eau de passer par-dessus la digue de l'histoire.

Ou une connerie du genre.

Le numéro, c'est un trophée que tes pairs te décernent par acclamation. C'est comme être choisi reine du bal ou créatif de l'année dans une agence de pub, sauf que l'assassinat est notre domaine. Dans le bon vieux temps, on travaillait seul, on se signalait par une chiquenaude sur le bord d'un chapeau ou d'un doigt posé sur le nez, et en récompense, on touchait des diamants cousus dans des ourlets de vestes, des valises de billets, des obligations au porteur, ou un compte numéroté dans une banque à Zurich. Et aujourd'hui? On se fait payer en cryptomonnaies, par des opérations fictives de jetons non fongibles ou de fausses transactions de biens immobiliers, par le biais de sociétés offshore et de blanchisseurs d'argent professionnels.

On accepte aussi le liquide.

Les assassins tels que nous sont au sommet d'un iceberg de mort et de trahison, une variation perverse du star-système hollywoodien, avec ses nababs, ses intermittents et ses stars. Être la tête d'affiche rapporte gros, mais si bon qu'on soit, il y aura toujours un enfoiré avec des étoiles plein les yeux qui essaiera d'escalader le mât de cognac pour se hisser à notre hauteur, afin de nous faire prendre une retraite définitive.

Les quinze premiers numéros, de One à Fifteen, avaient tous déjà trépassé à ma naissance – aucun de mort naturelle, mais ils s’y attendaient. Sixteen aussi nous a quittés. Ce n’est pas moi qui l’ai tué, et ce n’est pas faute d’avoir essayé. À sa disparition, j’ai pris sa place, ses habitudes et son identité.

Il s’appelait Sixteen.

On m’appelle Seventeen.

Dehors, quelque part, je sais que quelqu’un brûle d’envie de devenir l’Assassin Eighteen.

Et le chemin qu’il doit emprunter passe tout droit par moi.

J’espère qu’il viendra vite.

Officiellement, j'ai pris ma retraite, à un âge beaucoup moins canonique qu'on pourrait le penser. Il n'y a plus personne pour négocier mes contrats, je n'ai plus d'infrastructure ou de protection, plus accès aux genres de boulots qui m'occupaient, et aucune envie de reprendre du service.

Celui que j'étais avant était tellement brillant qu'il éblouissait. Pendant presque dix ans, il a parcouru le monde, son fidèle et rassurant Welrod VP9 fiché dans son étui d'épaule. Sur les six continents, et même au-delà du cercle polaire, sa détonation silencieuse de flingue de cinéma s'est fait entendre – ou plutôt ne s'est pas fait entendre. Mais cette première version de Seventeen a tué trop de gens pour des raisons qu'il ne comprenait pas. Il disait que la première fois que tu butes quelqu'un, tu butes du même coup celui que tu étais avant. Et tu n'es plus cette personne.

Il n'avait qu'à moitié raison.

Parce que oui, c'est vrai, tu te tues, mais pas d'un seul coup. Tu t'annihiles à force d'usure jusqu'à ce qu'il ne reste rien d'autre que la « Chose qui tue ». Tu es un chasseur traquant sa proie sur un lac gelé, tu suis les empreintes dans la

brume qui se lève et la couche de glace est de plus en plus fine. Et soudain, dans ton dos, tu entends un craquement et quand tu te retournes, tu découvres une fissure qui s'ouvre vers toi. Tu te mets à courir, mais chaque pas t'éloigne un peu plus du rivage et, à la fin, la glace cède sous ton poids, et tu sombres dans le noir.

C'est là que j'en suis maintenant.

Dans le noir.

Je n'ai pas d'empreinte numérique.

Je n'ai pas Internet.

Pas de smartphone.

Pas de cartes de crédit.

Pas Netflix.

Je ne mate pas de porno, si ce n'est dans la pile de *Playboy* écornés que j'ai dégottés dans la cave de Sixteen.

J'ai écouté tous ses disques.

J'ai regardé tous ses DVD.

J'ai essayé de me mettre à boire.

J'ai essayé d'arrêter de boire.

Je me suis mis à fumer juste pour pouvoir laisser tomber la cigarette.

J'ai fait pousser des roses.

J'ai fait pousser des courgettes.

J'*exècre* les courgettes.

Je ne suis rien.

Je suis moins que rien.

Une poignée de poussière. Un zéro.

Un nombre négatif.

Je suis la racine carrée d'un que dalle négatif.

La maison de style ranch des années 50 a été prévue pour la défense : isolée, perchée au sommet d'une colline surplombant un patelin perdu au milieu de nulle part. En face, de l'autre côté de la route qui descend en zigzag vers la station-service, la forêt s'étend très haut et domine la vallée. La clôture électrifiée de trois mètres de haut ceinturant la propriété, les capteurs de vibrations enterrés et les portes en acier blindées vouent tout assaut frontal à un échec suicidaire. Sur une trentaine de mètres autour de chaque virage qui descend vers la vallée, la végétation a été coupée à blanc, rendant une tentative d'embuscade tout aussi téméraire. Ce qui ne laisse qu'une unique possibilité : un tir à environ neuf cents mètres de la colline d'en face.

Pas facile, mais loin d'être impossible, surtout avec les éclairages qui illuminent la pièce lambrissée derrière moi, soigneusement agencés pour que ma silhouette se découpe à contre-jour.

Mon cercle d'amis n'est pas un cercle. C'est un point, il se résume à une personne : Barb, qui dirige le motel délabré au bord de l'unique route, à quelques encablures du patelin. Autrefois, il y avait deux points, mais la fille aux yeux verts est partie il y a six mois, et risque de ne pas revenir de sitôt. Je ne me sens pas capable d'en dire beaucoup plus, sauf qu'elle est mieux loin de moi. Est-ce que c'est réciproque ? Cette question a occupé de nombreuses nuits passées en tête à tête avec une bouteille. Mais de toute façon, elle est partie, et il y a peu de chance que nos chemins se croisent à nouveau.

J'ai encore la télé par câble, et je consulte le *New York Times* et le *Washington Post* une ou deux fois par semaine. Ce que je lis me confirme que le monde de l'espionnage a

changé, qu'il a été mis en ligne. Cryptographie, rançongiciels, attaques en chaîne de *malware zero-day*, collectes de données en vrac, analyses de mots-clefs, reconnaissance de forme assistée par intelligence artificielle, armes autonomes, télédétection, exploitation de failles par canal auxiliaire.

Je comprends les mots, je sais à quoi servent tous ces trucs, mais je n'arrive pas à m'y intéresser.

Mon monde à moi est fait de chair, de sang, et d'encore plus de sang. De poignées de main, de picole excessive et de balles dans le dos. De chambres d'hôtel bourrées de micros. D'armes silencieuses, de muscles secs et de voitures de sport. D'explosions et de chair blessée, de poignets menottés et de passages à tabac dans une ruelle. De faux passeports et de couverture, de chantage et de sexe alcoolisé, illicite et sans amour. De nuits dans des cellules au commissariat, d'interrogatoires, d'évasions. De boîtes aux lettres mortes et de mallettes de cash. De milliardaires et de complots, de cabales secrètes, de yachts et d'îles privées. De dictateurs dans la ligne de mire, de tirs impossibles et de sauts dans le vide.

Peut-être que mon monde à moi n'existe plus.

Peut-être qu'il n'y a plus de place pour les gens qui me ressemblent.

Et peut-être que c'est une bonne chose.

Avant de mourir, Sixteen m'a raconté pourquoi il s'était barricadé dans son ermitage à deux niveaux. Il avait peur : pas qu'un arrogant jeune prétendant se pointe pour lui arracher sa couronne, mais de tous les fantômes de ses victimes qui se relayaient la nuit à son chevet pour le tourmenter. Pour le cas où leur clameur serait devenue trop forte, il

conservait un pistolet dans le tiroir de la cuisine, avec une seule balle chambrée.

Moi aussi, j'ai mon lot de fantômes, trop nombreux pour que je puisse les compter, et parfois, dans le silence des premières heures du matin, je les entends qui murmurent. Et de temps en temps, j'ouvre le tiroir et regarde fixement le revolver, ou le prends dans ma main pour en sentir le poids. Plus d'une fois, j'ai collé le canon sur ma tempe afin d'imaginer à quoi ça pourrait ressembler de ne plus exister, et à quel point ce serait différent de la nouvelle vie que je mène.

Mais ensuite, j'ai remis le cran de sûreté et rangé l'arme dans le tiroir.

Ce n'est pas mourir qui me gêne. C'est de mourir comme ça.

La vie active ne me manque pas.

Elle me manque *à mort*.

Mais j'en ai fini de tuer sans raison et les méandres de la route me ramènent toujours ici, entre les quatre murs de la maison d'un homme mort, où mes seuls compagnons sont des esprits vengeurs et le revolver chargé dans un tiroir.

Ce qu'il me faut, c'est une raison. Une cause.

Et donc, depuis cent soixante-quatorze nuits, j'attends debout devant la grande baie vitrée panoramique, éclairé en ombre chinoise, le front posé contre la vitre dont je goûte la fraîcheur sur ma peau, bloquant ma respiration par cycles d'une minute, comme si, par la simple force de ma volonté, je pouvais convoquer la balle qui, sortie de l'obscurité, me ramènerait à la vie.

Je suis sur le point de retourner me coucher pour la cent soixante-quinzième fois, quand j'aperçois l'éclair du tir.

Neuf cents mètres séparent le sommet de la colline en face de la fenêtre. Une balle à haute vélocité jaillit du canon à plus de trois mille kilomètres à l'heure, ce qui nous donne une durée de vol d'environ une seconde. Le temps de réaction moyen à un stimulus visuel étant quatre fois plus court, j'ai largement le temps d'esquiver la balle.

Mais je ne bouge pas.

Parce que j'ai passé un pacte avec l'univers, le destin, la mort, qu'importe le nom qu'on lui donne.

Si la balle atteint sa cible, c'est très bien. Celui qui aura pressé la détente deviendra l'Assassin Eighteen et portera son numéro comme un badge sur un uniforme de serveur. Et le mien, d'uniforme, sera raccroché, mis au rebut, tel le maillot d'un ancien grand joueur pendu au plafond d'un stade désert.

Mais si l'univers me laisse vivre, cela me libérera de l'obscurité.

Cela voudra dire que j'ai encore une place dans le monde.

Et en conséquence, je n'adopterai plus la technique de la sécurité par la discrétion, mais au contraire la sécurité par

l'excentricité. Je conduirai et détruirai probablement des voitures très voyantes aux moteurs gonflés. Je voyagerai dans des contrées reculées, j'accumulerai les cascades de parkour sous le feu croisé d'armes automatiques, et j'échapperai aux plus mortelles agences de renseignement de la planète.

Et à l'occasion, je sauverai le monde.

Il n'y a qu'un putain de problème.

Le tir est juste parfait.

Et la balle me frappe pile entre les deux yeux.

4

Je suis mort.

Fin de partie.

23

Ma vision se brouille un moment. Puis je parviens à faire le point. Quel que soit le cercle de l'enfer où j'ai atterri, il dispose à l'évidence d'un plafond en enduit projeté et d'un ventilateur qui tourne exactement au même rythme que celui de la maison de Sixteen.

Ou alors, je ne suis pas mort du tout.

La balle n'a pas traversé la vitre. Juste creusé un cratère de l'autre côté, comme une toile d'araignée. À en croire la facture que j'ai trouvée au sous-sol, la vitre est revêtue d'une couche de polycarbonate à l'épreuve des balles de niveau 7, conçue pour stopper cinq projectiles de 5,56 mm OTAN.

Un sniper professionnel, un ambitieux qui se serait rêvé en Assassin Eighteen, aurait pris tout ça en compte. Il aurait utilisé une balle de calibre 50 capable de percer des plaques de blindage en acier ou du verre pare-balles de quinze centimètres d'épaisseur. Et il t'aurait visé au corps – une mort assurée, puisque l'onde de choc générée par un projectile de cette taille aurait transformé tes viscères en pâtée pour chien.

Mais ce qui m'a frappé était plus petit, et dirigé vers la tête.

La vitre a stoppé la balle, et a transféré toute son énergie cinétique sur moi, comme un coup de marteau en plein visage.

Je porte la main à ma bouche. Quand je la retire, elle est pleine de sang, et il y a une dent dans ma paume.

Je titube, encore groggy par le choc, et j'éteins les lumières.

Celui qui a pressé la détente vient de me rendre la vie.

Quand je le choperai, je lui dirai merci, et puis, je le buterai.

Mais pas dans cet ordre.

Je jaillis du sous-sol au volant d'une Jeep Gladiator tout-terrain. J'ai fixé sur ma tête des lunettes de vision nocturne infrarouge et sanglé un Sig Sauer dans mon dos. Le tireur a dû voir l'éclat sur la vitre. Puis il m'a observé en train de tituber. Mais il n'a pas tenté un deuxième tir, donc, soit il a choisi de battre en retraite, soit, ce qui est plus probable, il a anticipé ma contre-attaque et avait besoin de temps pour se préparer à un face-à-face.

Du sommet de la colline, le seul itinéraire de fuite évident est une piste forestière défoncée qui débouche sur la grand-route au bout d'une douzaine de minutes. S'il prend ce chemin, il arrivera sans doute à s'échapper, et je serai obligé de le traquer comme un chien. Mais s'il a l'intention de devenir l'Assassin Eighteen, il devra tenir sa position et accepter le combat à mort.

Il, lui, le tireur. Pourquoi je pense que c'est un homme ?

Ce n'est pas comme s'il n'y avait pas de femmes dans le métier, mais la première d'entre elles, Bernier, est morte il y a six mois d'un coup de tronçonneuse, coupée en deux par la fille aux yeux verts, qui refuse qu'on la limite à ce fait

d'armes. La deuxième, Kovacs, une des filles d'Osterman, ne m'a pas laissé d'autre choix que de lui tirer dessus, à Berlin, dans une chambre d'hôtel, alors que son parfum musqué me collait encore à la peau. Quant à la troisième, la plus dangereuse à tout point de vue, cela fait presque dix ans qu'elle garde le silence.

J'approche de l'endroit où les broussailles s'enfoncent dans un vallon invisible depuis le sommet de la colline. L'autre pourra suivre ma progression au bruit du moteur, mais je resterai hors de vue et couperai son éventuelle fuite vers la grand-route. Moins d'une minute plus tard, j'atteins le fond du vallon et abandonne la Jeep.

J'abaisse les lunettes infrarouges sur mes yeux et avance en silence à travers les arbres. Depuis un an que je me prépare pour ce moment, je connais la forêt comme ma poche. Toujours caché par la crête, je remonte en serpentant vers le sommet de la colline, par un sentier caché que j'ai débroussaillé pour faire le moins de bruit possible en marchant.

À plusieurs reprises, je marque l'arrêt et j'écoute. Il ne devrait y avoir que le silence, les bruits de la forêt et, avec un peu de chance, un craquement de branche ou de brindille écrasée par une botte tactique.

Mais ce n'est pas ce que j'entends.

Ce que j'entends, c'est une respiration rapide. Presque haletante. Et autre chose. Des bruissements de feuilles sous des semelles. Seraient-ils plusieurs ? Mais alors, pourquoi se déplacent-ils comme des amateurs ? Et puis ces bruits de pas ne sont pas ceux d'hommes en bottes de combat. Ils sont plus légers. Beaucoup plus légers.

Je franchis la crête, silencieux, attentif. Les lunettes ne me

dévoilent rien. Je les remonte sur mon front pour une meilleure visibilité panoramique. Devant moi, je capte un reflet sous le clair de lune.

C'est un fusil de précision. Un Sako TRG 42. Une arme finlandaise de grande qualité. Un excellent choix dans d'autres circonstances. Mais le Sako est chambré pour du calibre 300 avec une portée effective de mille mètres au plus. La maison étant située presque au-delà de ses limites et mes vitres très certainement en verre pare-balles, les chances de me tuer étaient pratiquement nulles.

Une seule raison justifierait qu'un quidam assez doué pour retrouver ma trace et assez courageux pour me tirer dessus se serve d'une telle arme : que le tir n'ait été qu'une diversion destinée à me faire sortir.

Eh bien, je suis là. Alors pourquoi n'est-il pas passé à l'action ?

À présent, j'ai l'impression d'entendre plusieurs respirations autour de moi.

Ça commence à me faire flipper.

Je rabaisse les lunettes infrarouges sur mes yeux. Rien.

Et soudain, je le vois.

Un éclair de lumière.

Un rayonnement de chaleur corporelle.

Mais ce n'est pas celle d'un humain.

C'est un loup.

Et un autre.

Et encore un.

Une meute entière en chasse qui tourne en rond, attirée peut-être par la détonation du fusil de sniper.

Bon sang, quelle fin !

Ci-gît Seventeen, dévoré par les loups.

Et là, je m'en rends compte.

Ce n'est pas moi qu'ils traquent.

C'est quelqu'un – ou quelque chose – d'autre.

La forme verdâtre des loups luit autour de moi. Leurs yeux brillent. Ils sont concentrés sur un vieil érable noueux, s'en approchent sous la conduite d'un grand mâle alpha, tellement tendus vers leur proie qu'ils ne font pas attention à moi quand je contourne le tronc pour voir ce qu'ils s'apprêtent à tuer.

Je ne sais pas ce à quoi je m'attendais.

Mon assaillant ?

Un chasseur qui l'aurait dérangé et qui se serait fait abattre ?

Un daim blessé ?
Le Bigfoot, cette créature légendaire ?
Peu importe, je n'aurais jamais pu l'imaginer.
Je remonte les lunettes pour être sûr que ça ne résulte pas
d'un dysfonctionnement du matériel.
Parce que, blotti contre le tronc, il y a un enfant.
Une petite fille, de neuf ans environ, en tenue de camou-
flage forestier, le visage peint en noir.
Elle est absolument terrifiée.

La meute choisit ce moment pour attaquer.

Je pourrais abattre la moitié de la meute avec le Sig Sauer, mais les autres loups dévoreraient quand même la petite fille. Je vide mon chargeur vers les arbres et le ciel étoilé. Les balles perforent le feuillage; branches et feuilles tombent en cascade. Le bruit assourdissant déchire la nuit, et les loups paniqués battent en retraite dans les broussailles et l'obscurité. Je chausse de nouveau les lunettes infrarouges et les suis du regard. J'espère qu'ils se sont enfuis; au lieu de ça, ils se regroupent en arc de cercle à une centaine de mètres, toujours aussi affamés et assoiffés de sang. Mais je ne vois le mâle alpha nulle part.

J'enclenche un nouveau chargeur. Je ne prends aucun plaisir à tuer des animaux qui suivent leur instinct. Mais la vie de cette enfant vaut plus que la leur, même si elle vient juste d'essayer de me flinguer.

Je me retourne vers l'érable, pour lui dire de ne pas avoir peur, que je vais la protéger.

Elle a disparu.

Dans l'angle des lunettes, j'aperçois sa silhouette qui défile. Je fais volte-face. Elle court vite, droit vers un groupe

de trois loups qui l'attendent, tapis dans le noir. Le mâle alpha est parmi eux.

Je hurle : « Arrête ! »

Elle ne s'arrête pas.

Les trois animaux s'élancent vers elle. Derrière moi, le reste de la meute charge en hurlant. Elle est prise en tenaille et ne s'en est toujours pas rendu compte.

J'ai eu beau m'entraîner, je n'ai jamais fait moins de dix secondes et cinq dixièmes au cent mètres. Même un temps pareil demande une détermination de niveau olympique et un organisme doté des gènes adéquats pour y parvenir. Là en plus, je trimballe un fusil automatique, un pistolet et des chargeurs de rechange, j'ai des rangers aux pieds, un équipement de visée nocturne sur la tête et une armure corporelle tactique, mais je jure que je suis sous les dix secondes quand je fonce vers elle.

Pourtant, je suis *encore* trop lent.

Au dernier moment, elle finit par repérer les trois murailles de poils et de crocs claquants se dressant devant elle. Elle se fige et pousse un cri. Un hurlement de petite fille de neuf ans terrorisée. Le mâle alpha bondit pour l'attaquer, la gueule grande ouverte. J'attrape la petite de ma main libre et assène un coup de Sig Sauer sur la tête du loup.

L'énorme bête boule lourdement au sol et se remet sur ses pattes. La fille se débat sous mon bras quand je me retourne pour faire face au loup, qui n'est plus seulement affamé mais également furieux d'avoir été humilié. Derrière moi, la meute se rapproche lentement. Je tire une nouvelle rafale dans les arbres. Ils se sont habitués au bruit. Le mâle

alpha se ramasse sur lui-même, montrant les crocs sous ses babines retroussées, et s'élançe à nouveau.

La gamine qui continue de se débattre rend impossible un tir d'une main avec le Sig Sauer. Je le lâche pour attraper mon pistolet. Le temps que je dégaine, le loup bondit sur nous. Il est encore en l'air quand je lui tire une balle entre les deux yeux, juste avant que son corps inerte – quatre-vingts kilos de puanteur sauvage – ne me tombe dessus, m'entraînant dans sa chute.

Alors que je repousse le loup avec dégoût, la gamine échappe à ma poigne. Je me retourne et agrippe sa cheville mais son pied glisse hors de sa chaussure et de sa chaussette. Je lâche le pistolet et saisis son pied nu de mon autre main. Elle me mord les doigts de toutes ses forces et me lacère la main de ses petits ongles acérés. Je m'accroche, tâtonne à la recherche du pistolet et me retourne une fois encore pour faire face aux loups. Ils ont repris leur avancée, mais ils ne me prêtent plus attention. C'est l'alpha qui les intéresse à présent. Leur roi mort, dont ils flairent le corps encore chaud.

Je tire un seul coup en l'air, et ils s'éparpillent, effrayés et sans chef.

Je cale la petite sous mon bras comme un ballon de rugby et rebrousse chemin vers la Jeep.

Je n'ai aucune expérience des enfants. C'est à peine si j'ai été enfant moi-même, traîné de motel miteux en motel miteux par Junebug, ma mère prostituée et junkie, qui me traitait autant comme un ami ou un complice que comme un enfant. Pour elle, je remplissais les fonctions de guetteur, de confident et de banquier – je veillais sur l'argent qu'elle gagnait, comptais les billets et les rangeais dans une boîte en plastique cabossée à l'effigie de *1, rue Sésame*, m'assurant qu'on aurait assez d'argent pour régler la chambre de motel et de quoi nous nourrir pour la semaine. Mais je jouais aussi le rôle d'intermédiaire, chargé d'apporter du cash à des hommes dans des voitures et des appartements pourris.

Je n'ai pas souvenir d'une seule période que Junebug ait traversée sans être accro d'une manière ou d'une autre. Certaines semaines, elle parvenait à combattre ses addictions avec un courage héroïque, et d'autres, elle s'y abandonnait entièrement. Sa vie était une lutte continuelle pour s'extirper des sables mouvants de sa propre histoire – une enfance souillée par un père taré et bigot, avec le consentement silencieux de sa mère. Une existence qu'elle avait fuie à quinze

ans. Mais comme dans des sables mouvants, plus elle essayait de lutter, plus elle s'enfonçait.

À l'âge de huit ou neuf ans, j'avais développé un sixième sens aigu pour repérer les voitures de police banalisées et les flics des mœurs en planque. Je savais comment embrouiller les services de protection de l'enfance, les juges aux affaires familiales et tous ceux qui me posaient des questions auxquelles je n'avais pas envie de répondre. J'observais les hauts et les bas de sa douleur. Je ne pense pas que Junebug ait jamais été diagnostiquée, mais je crois qu'elle était affectée de ce que le manuel des pathologies mentales décrit comme un trouble bipolaire de type II. Elle traversait des moments d'optimisme béat où elle échafaudait des plans pour notre futur, économisait de l'argent, achetait de nouveaux vêtements et se ressaisissait presque complètement. Nous mangions sainement et elle lisait les livres de développement personnel qu'elle piquait dans les rayons près des caisses au supermarché. Elle freinait sur la came, du coup, elle travaillait plus que d'habitude et développait sa clientèle. Donc, ils payaient mieux, et la boîte cachée sous le lit avec *Toccata* sur le couvercle se remplissait de billets de dix et de vingt au lieu des cinq et un dollar habituels.

Ça, c'étaient les bons moments.

Mais je n'ignorais pas que d'autres finiraient par suivre. J'appris à les sentir venir quand elle sombrait dans le silence, et passait des journées entières, assise sur le lit, à pleurer sans raison au lieu de travailler. Je me rends compte aujourd'hui que, là encore, elle luttait, tout en sachant au fond que la bataille était déjà perdue, que ce n'était qu'une question de temps avant qu'elle perde encore pied. Et elle savait aussi

que j'allais batailler pour l'en empêcher et elle attendait que je sois endormi pour aller piller la boîte 1, *rue Sésame*. Comme je reconnaissais les signes prémonitoires, j'aurais pu prendre les devants et la cacher ailleurs, ou prélever la majeure partie de la cagnotte, mais il n'y avait pas tant de planques possibles dans une chambre de motel pourri, et une junkie les connaissait toutes.

À son retour – peu importe d'où et qui elle avait vu – elle était déjà raide défoncée et titubait dans la chambre du motel quand je me réveillais. À ce stade, tout ce que je pouvais faire, c'était la garder éveillée, et si c'était impossible, tenter de l'empêcher de s'étouffer dans son vomi. Et le lendemain le cycle – qui pouvait varier de quelques semaines à plusieurs mois – recommençait.

Lorsque j'avais neuf ans, un homme assassina Junebug sous mes yeux, et par la suite, je ne fus plus un enfant que sur le plan physique.

La fillette se débat comme un chat sauvage sur tout le chemin du retour. Pas simple de piloter la Jeep tout en la tenant assez fort pour l'empêcher de s'échapper sans lui faire mal ou lui briser quelques os.

J'y parviens néanmoins jusqu'au portail d'entrée. Il est en train de se refermer derrière nous quand elle arrive à se libérer. Je lui bloque la sortie, mais elle s'enfuit à l'intérieur de la maison et le temps que je verrouille le portail, elle a disparu. Suit un humiliant quart d'heure de cache-cache passé à regarder sous les lits, dans les placards, derrière les portes et même sous les coussins du canapé. Quand je descends au sous-sol avec son accès indépendant vers l'extérieur, une salle de gym et des armoires blindées bourrées d'armes et d'explosifs, j'entends des petits pas derrière moi. Je me retourne juste à temps pour voir se refermer la porte de la salle de bains et j'entends tourner le verrou.

Il n'y a pas de fenêtre dans la salle de bains, ce qui m'assure qu'elle ne pourra pas en sortir, et je m'installe sur la première marche de l'escalier de la cave, ayant enfin un moment pour réfléchir.

C'est la petite qui a pressé la détente, j'en ai la certitude : j'ai senti l'odeur de cordite sur sa peau quand je la portais de la Jeep vers la maison. Mais une petite fille de neuf ans n'a pas pu porter depuis la route sur son épaule une dizaine de kilos de matériel – un fusil, une lunette de visée et des munitions – ni se placer en position de tir, ni faire un carton parfait sur la fenêtre. Elle n'a pas pu découvrir ma planque toute seule, en revanche celui qui s'en est chargé n'a même pas pris la peine de lui expliquer qu'aussitôt après avoir tiré, elle devait foutre le camp, et en vitesse. Et enfin, quelque chose me dit qu'elle n'ambitionne pas de devenir l'Assassin Eighteen.

Alors, qui est-elle? Une tueuse par procuration? Un moyen de me tirer dessus sans prendre de risque?

Qui l'a envoyée? Et pourquoi choisir une enfant? Parce qu'elle ne comprenait pas les risques?

Dans ce cas, qui veut ma peau, si ce n'est pas pour s'emparer de ma couronne?

Surtout, à quoi bon tout ce bordel?

Et une question encore plus déroutante : qu'est-ce que je vais faire d'une fillette de neuf ans?

Il me faut des réponses. Et je connais beaucoup de techniques d'interrogatoire. Tout ce que tu as pu lire sur Abou Ghraib – les positions de stress, le supplice de la baignoire, les électrocutions, les attaques de chiens ou les privations de sommeil – c'est de la petite bière. Les vrais clous du spectacle étaient forgés à l'abri des regards dans des donjons médiévaux, des centres d'interrogatoires nazis, des cachots dans des geôles syriennes ou dans les sous-sols du Kremlin.

Mais je n'ai pas l'intention d'utiliser une seule de ces méthodes sur une enfant.

Je colle mon oreille contre la porte de la salle de bains. J'entends reniffler à l'intérieur. Des pleurs, peut-être. Je frappe doucement, ça s'arrête.

« Tout va bien, dis-je. Je ne vais pas te faire de mal, je te le promets. Mais il faut que tu m'ouvres. »

Je ne perçois que son souffle rapide, superficiel et affolé.

La porte n'est pas bien solide, je pourrais la défoncer sans problème. Mais pour obtenir des infos, j'ai besoin que la gamine me fasse confiance. Par conséquent, c'est elle qui doit ouvrir.

« Bon, je vais rester assis ici, dis-je à la porte close. Jusqu'à ce que tu sois prête à m'ouvrir. »

Je colle mon dos au battant. Une heure passe. J'écoute sa respiration superficielle qui ralentit, se stabilise et se calme.

Au bout d'une heure et demie environ, je perçois un léger ronflement.

Et je me dis que même les assassins en culottes courtes ont besoin de sommeil.

Un trou minuscule dans le bouton de porte permet d'ouvrir de l'extérieur en cas d'urgence. Je vais chercher un tournevis à la bonne taille et, le plus discrètement possible, fais tourner le verrou. J'épie toute modification dans sa respiration, mais rien ne change. Je pousse doucement le battant. Dans l'obscurité, je distingue sa silhouette à l'autre bout de la salle de bains, recroquevillée entre la baignoire et l'évier. Elle tient quelque chose dans sa main, mais je ne vois pas ce que c'est. Alors, sans la quitter des yeux, je tâtonne pour trouver l'interrupteur et allume la lumière.

Grossière erreur.

La fillette bondit sur ses pieds, et je vois enfin ce qu'elle tient.

Un coupe-chou de barbier.

Elle recule contre le mur et brandit le rasoir devant elle. Son visage passé au charbon de bois est striée de larmes à moitié séchées. Elle me lance un regard furieux, intense et féroce, mélange de défiance et de peur.

Je jette un coup d'œil vers l'armoire de la salle de bains, ouverte. Le rasoir à l'ancienne faisait partie de la panoplie du personnage de vieux croulant que s'était fabriqué Sixteen. J'aurais dû le balancer il y a plusieurs mois avec ses autres rebuts, mais je n'envisageais pas de m'établir à long terme dans cette maison et en tant qu'invité de passage, même s'il était mort, j'avais trouvé incorrect de jeter ses affaires à la poubelle. Lui et moi, on avait eu des différends, c'est le moins qu'on puisse dire, mais il était peut-être la dernière personne au monde qui pouvait comprendre ce que ça signifiait d'être dans ma peau.

Un peu bêtement, j'avais l'impression que cet endroit était un sanctuaire qui lui était dédié.

Eh bien, voilà où ça mène d'être sentimental.

Désarmer une fillette de neuf ans n'est pas un défi majeur, mais je suis en train d'essayer de gagner sa confiance, donc je préfère lever les mains et lui montrer qu'elles sont vides.

« Je ne vais pas te faire du mal », je répète. J'approche, le plus doucement possible, les paumes tournées vers elle.

Elle reste parfaitement immobile, les yeux rivés sur les miens.

Je suis à moins de deux mètres.

« Tout va bien, tout va bien. Donne-moi juste ce rasoir. »

J'approche encore. Je vois dans son regard effarouché qu'elle se sait coincée. Ses doigts tremblent, peut-être à cause de son bras qui s'ankylose, ou de la peur. Mais ça n'a pas d'importance parce qu'au moment où je tends la main pour m'emparer du rasoir, elle applique la lame contre sa propre gorge.

Dans ses yeux, un avertissement catégorique. *Crois-moi, je n'hésiterai pas.*

Je me retrouve de nouveau les paumes en l'air. Je recule.

Le coupe-chou ne dévie pas d'un millimètre.

« S'il te plaît. Baisse ce rasoir. »

La lame reste immobile.

« Tu peux me dire ton nom ? »

Une idée me traverse.

« Tu comprends l'anglais ? Hoche la tête si tu comprends. »

Elle ne hoche pas la tête.

Et merde !

J'essaie l'allemand, l'italien, l'espagnol, le français et l'arabe. Elle me fixe d'un air absent, mais je suis prêt à jurer

que j'ai vu une lueur de compréhension dans ses yeux pendant ma quatrième tentative en français. Me fiant à mon intuition, je lui répète dans cette langue : « Tout va bien. Je ne vais pas te faire de mal. »

Son regard me confirme qu'elle comprend. Elle n'abaisse pas le rasoir, mais je remarque qu'elle le presse un peu moins fort contre sa peau.

Je me désigne du doigt. « Seventeen. Je m'appelle Seventeen. Et toi? »

Ses lèvres remuent; elle murmure quelque chose d'une voix si faible que je ne saisis pas ce qu'elle dit.

J'ébauche un mouvement vers elle. La lame comprime une nouvelle fois sa gorge. Je me fige.

« Ton nom. Comment tu t'appelles? »

— Mireille, répond-elle d'une petite voix effrayée.

— Mireille, dis-je en écho. C'est un joli nom. Tu parles français? »

Elle hoche la tête.

« Je te fais peur? »

Nouveau hochement de tête.

« Tu n'as pas besoin d'avoir peur. Je te le promets. »

Elle abaisse le rasoir de quelques centimètres, encore indécise.

On reste comme ça un moment. Je cherche quoi faire pour la rassurer et ça me frappe comme une évidence. Elle a dû passer des heures dans la forêt à attendre le bon moment pour me tirer dessus. Autour d'elle, pourtant, il n'y avait aucune trace de nourriture. Pas d'emballage de bonbons, pas de gourde, rien.

Je lui demande : « Tu as faim? »

Nouveau hochement de tête.

Malgré toutes ses conneries de macho, Sixteen avait des goûts bizarrement enfantins. Ses placards et son frigo sont bourrés de *junkfood*. Des paquets de céréales Capt'n Crunch et Lucky Charms, des pâtes Alpha-ghetti et des nouilles de courgettes en forme de lettres ou d'animaux, des sachets de gâteaux Twinkies et Suzy Q's à la crème ou au chocolat, des sandwichs Hot Pockets au fromage à toaster et des Pop-Tarts « crousti-dorées ».

Je rassemble paquets et sachets sur le plan de travail, attrape un plateau télé dans le salon et compose l'assortiment le moins sain qu'on puisse imaginer. Au moment où je verse du lait dans un bol plein de céréales fluo, je vois du coin de l'œil son petit visage apparaître dans l'entrebâillement de la porte de la salle de bains. Mais quand je tourne la tête vers elle, elle se planque.

Je prends le plateau et je la rejoins à l'intérieur en poussant la porte du pied. Elle a repris sa position, recroquevillée entre la baignoire et l'évier, et serre toujours le rasoir. Mais le cœur n'y est plus et quand je pose le plateau pour qu'elle voie ce qu'il y a dessus, ses yeux s'écarquillent en une moue d'enfant gourmand.

Je recule contre la porte, et j'attends.

Elle me regarde, méfiante, mais finit par s'approcher du plateau qu'elle flaire comme un chat, oubliant le rasoir. De sa main libre, elle pioche un Hot Pockets au fromage, le renifle et le repose. Même cérémonial avec deux autres articles ; elle m'interroge du regard.

« C'est pour toi, lui dis-je en français. Tu peux manger tout ce que tu veux. »

La petite n'a pas faim : elle est affamée. Elle fait table rase du plateau avec une efficacité méthodique. Pour commencer, plusieurs bols de céréales, puis les pâtes et les sandwichs à toaster, et enfin les gâteaux sucrés. Elle est à la fois curieuse et déterminée, expérimentant chaque aliment comme si c'était une substance extra-terrestre, ou potentiellement toxique, avant de croquer dedans à pleines dents une fois convaincue que c'est comestible.

Il y a de la sauvagerie dans sa façon de se protéger – y compris dans sa manière de m'affronter ou de menacer de s'ouvrir la gorge avec le rasoir. Pourtant elle ne montre pas les stigmates d'une enfant battue ou rejetée. Elle ne protège pas sa nourriture comme j'avais appris à le faire à l'orphelinat. Elle n'a pas de cicatrices visibles. Ses ongles et ses cheveux sont bien coupés. Et qu'elle ne soit pas habituée à la *junkfood* américaine suggère un mode de vie différent, et probablement meilleur.

Je repère un nœud en plastique rose dans sa chevelure.

Peu importe qui elle est, et comment elle a abouti ici, une chose est claire : il y a quelqu'un qui l'aime, ou qui l'aimait jusqu'à très récemment. Cette prise de conscience s'accompagne d'une sensation de déjà-vu qui me submerge.

Elle pourrait être moi au même âge.

Après la mort de Junebug, il n'y avait plus personne pour me protéger de toutes les horreurs qui, une vingtaine d'années et une cohorte de cadavres plus tard, me conduiraient à me terrer dans la maison d'un vieil homme mort, avec un revolver chargé pour me tenir compagnie.

Je ne ressens aucune colère. Rien qu'un désir étrange et inconnu de la protéger.

Elle a toujours sa veste de camouflage, mais quand elle porte le bol à ses lèvres pour boire le lait sucré jusqu'à la dernière goutte, je remarque une protubérance sous le tissu, comme s'il dissimulait quelque chose. Ce n'est pas une arme – je l'aurais sentie lorsque je l'ai portée à l'intérieur – alors, je lui demande en français :

« Mireille, qu'est-ce qu'il y a sous ta veste ? »

Elle lève vers moi des yeux méfiants.

Je la rassure : « Je ne vais pas te le prendre. Je veux seulement voir ce que c'est. »

En guise de réponse, elle rote bruyamment. Elle serre avec défiance les pans de sa veste et incline la tête.

Apparemment, nous sommes entrés en phase de négociation.

« Tu veux autre chose ? »

Elle hoche la tête.

« J'ai soif », répond-elle en français.

Je retourne à la cuisine. Si je veux découvrir ce qu'elle cache, un verre d'eau ou de lait demi-écrémé risque de ne pas suffire. J'ai besoin d'un argument massue.

Je fouille dans le frigo et trouve ce qu'il me faut. Une

bouteille de Coca-Cola mexicain. Un truc de connaisseur, élaboré à partir de sucre de canne au lieu de sirop de maïs. Encore une petite gourmandise de ce boomer de Sixteen.

Je prépare la boisson avec le savoir-faire d'un mixologue. D'abord de la glace, puis le Coca. Ensuite, je coupe une rondelle de citron sur le plan de travail et la presse dans le liquide. Et enfin, je plante une paille – non, soyons fou, deux pailles – dans le verre.

Je retourne dans la salle de bains. Les yeux de Mireille se fixent sur le verre.

Peut-être que la *junkfood* était une nouveauté pour elle, mais elle connaît le Coca.

Elle tend la main, je l'éloigne et fais un signe vers la bosse sous sa veste.

Montre-moi ce que c'est.

Elle secoue la tête.

Je hausse les épaules, approche les pailles de ma bouche, comme si je m'apprêtais à boire.

« Non ! » dit-elle, indignée.

Avec beaucoup de précaution, elle descend la fermeture Éclair de quelques centimètres.

Elle plonge la main à l'intérieur et en sort quelque chose.

C'est un singe-chaussette borgne. À la place du deuxième œil, juste un fil qui pend.

« Je peux ? » J'esquisse un geste mais elle secoue la tête, cramponnée à sa peluche.

Je la rassure. « Tout va bien. C'est à toi. Je ne vais pas te le prendre. »

Il – il a plutôt l'air d'un singe-chaussette mâle – retourne dans sa cachette, sous la veste.

« Attends, lui dis-je. Comment il s'appelle? »

Elle dit un nom et ça me glace le sang.

C'est mon nom.

Pas un de mes noms d'emprunt actuels. Pas Seventeen, ni Jones, le pseudo que j'utilise parfois, mais mon vrai nom, celui que ma mère m'a donné à ma naissance et que je n'ai plus utilisé depuis le jour où, dans la sacristie d'une église évangélique, j'ai fait sauter la cervelle du gardien moite de sueur du centre éducatif fermé qui avait abusé de moi pendant des années.

Un nom que personne ne devrait connaître.

Mon défunt nom.

La situation vient de passer de mal barrée à super flip-pante.

Une demi-heure plus tard, le sommeil la submerge.

Sous la lumière crue du plafonnier de la salle de bains, les traînées claires de larmes sur ses joues passées au charbon lui font une drôle de tête.

Je mouille un gant de toilette au robinet du lavabo et essuie doucement la peinture noire sur son visage. J'ai peur de la réveiller, mais elle est plongée dans ce profond sommeil de plomb de l'enfance qui disparaît quand on devient adulte. À mesure que le gant nettoie sa peau, je constate que j'avais vu juste. Elle est mulâtre, moitié blanche, moitié africaine, peut-être, ou africaine-américaine, ou complètement autre chose.

Là encore, une sensation de déjà-vu m'envahit et j'ai besoin de m'asseoir. Ce n'est pas seulement qu'elle pourrait être moi au même âge, il y a autre chose. Quelque chose de familier, comme un mot sur le bout de la langue, un visage qu'on n'arrive pas à remettre, ou un parfum qui ramène d'un coup dans un lieu et une époque qu'on ne parvient pas à identifier.

Je lui sèche la figure avec une serviette, puis je la prends

dans mes bras et la ramène dans le salon encore plongé dans l'obscurité. Je l'installe sur le canapé et la recouvre d'une couverture navajo. Puis je me laisse tomber dans un fauteuil pour la regarder dormir.

Il est trois heures du matin, le clair de lune étincelle sur la baie vitrée étoilée à l'endroit de l'impact.

Rien n'a de sens dans tout ça.

Si quelqu'un voulait me flinguer pour devenir l'Assassin Eighteen, il l'aurait fait lui-même. L'assassinat par procuration n'aboutit à rien. Il doit y avoir une autre motivation. Mais ça fait un an que je suis sorti du jeu. Quels que soient les secrets que j'ai pu détenir un jour, les détails de toutes mes opérations ont été révélés lors de l'embrasement qui a conduit aux morts de Sixteen et de Handler, la pourriture qui me servait de manager. Donc, je ne représente plus une menace pour personne. Et pourtant, on était prêt à sacrifier une enfant – une petite fille que quelqu'un chérissait, à l'évidence – pour me faire la peau.

Mireille remue dans son sommeil, se retourne plusieurs fois. La couverture monte et descend au rythme de sa respiration.

Une chose est sûre : la mienne, de couverture, est complètement grillée. Celui ou celle qui a accompagné Mireille dans la forêt avec un fusil à lunette, qui a dirigé le canon vers la baie vitrée et qui a tiré la glissière pour l'armer, sait qui je suis et où je vis.

Et si lui, ou elle, a pu le découvrir, d'autres en sont capables.

Il faut que je bouge le plus vite possible, mais je ne peux

pas la laisser là, et un homme seul voyageant avec une petite fille qui n'est pas son enfant risque d'attirer l'attention.

L'autre solution consiste à l'abandonner, la déposer sur les marches d'un hôpital ou d'une caserne de pompiers, puis à passer un appel anonyme pour laisser les services de protection de l'enfance prendre le relais. Mais elle est la seule piste dont je dispose pour découvrir contre qui je me bats, voire même pourquoi. En plus, ayant moi-même fait l'expérience des placements en famille d'accueil, puis de l'orphelinat, et enfin d'un centre éducatif fermé, je n'infligerais jamais une telle punition à un enfant, même s'il a essayé de me tirer dessus.

Et si c'était ça l'idée?

Si celui – ou celle – qui m'a mis Mireille dans les pattes me connaissait suffisamment pour savoir que je ne lui ferais aucun mal?

Et si il ou elle savait que jamais je n'infligerais à un enfant – n'importe quel enfant – des épreuves similaires à celles que j'ai vécues moi-même? Et que je serais tout bonnement incapable de l'abandonner?

Qu'est-ce que ça voudrait dire?

Je repense au fusil de précision pas adapté à ce genre de tir, à la limite de sa portée, sur une vitre blindée que ses balles n'avaient aucune chance de pénétrer. Et je repense au singe-chaussette qui porte le même nom que moi, celui que personne ne devrait connaître.

Tout cela laisse entendre que mon ennemi me connaît presque aussi bien que je me connais moi-même, et peut-être même encore mieux. Et qu'en aucun cas, le tir n'était destiné à me tuer, mais à m'attirer en terrain découvert où

plus qu'une cible facile je deviens doublement vulnérable à cause de cette enfant inconnue et mutique qu'on m'a laissée sur les bras.

Eh bien, bravo. Ça a marché.

Que le combat commence.

Aux premières lueurs de l'aube, je charge un arsenal discret mais carrément létal dans la Jeep Gladiator et je vais chercher la gosse. *Mireille*. Je dois me souvenir que son nom est Mireille.

Elle est toujours endormie sur le canapé et ne se réveille pas quand je la prends dans mes bras, enfouie sous la couverture. Dehors, l'air glacé de la nuit la fait frissonner et elle jette ses bras autour de mon cou. Je ne m'attendais pas à ce que sa tête soit si lourde sur mon épaule.

Voilà à quoi ça doit ressembler d'être père, me dis-je. Cette pensée m'est aussi étrangère que si elle arrivait de l'autre bout de la galaxie.

La portière arrière de la Jeep est ouverte, et je suis obligé de dénouer ses bras de mon cou pour la déposer sur la banquette, entre deux paquetages. Je cale sous sa nuque un filet de camouflage roulé en boudin, boucle la ceinture de sécurité autour de son corps frêle et le recouvre d'une veste.

Je referme doucement la portière pour ne pas la réveiller.

À moins d'un kilomètre du patelin, un panneau MOTEL balance sur des charnières rouillées. Je pénètre sur le parking creusé d'ornières et gare la Jeep à l'arrière, hors de vue.

La première fois que je suis venu dans cette ville, ce motel avait attiré mon attention. Il ressemblait aux dix mille motels croulants jouxtant un parking désert et équipés de la TÉLÉ COULEUR DANS TOUTES LES CHAMBRES, qu'on trouve le long des routes qui quadrillent l'Amérique rurale. Mais ce n'était pas ça qui avait piqué ma curiosité. C'était la silhouette féminine solitaire que j'avais vue de dos, en passant sur la route, sous les lumières de la réception. À cet instant, je ne pouvais pas imaginer à quel point nos chemins allaient s'entrecroiser, ni comment tout ça finirait. Mais aujourd'hui, elle est partie, et il y a peu de chance que nos routes se recroisent jamais.

Mireille est toujours endormie. Je déboucle la ceinture, la porte de nouveau dans mes bras vers la sortie de secours, à l'arrière du motel. Je tape au carreau dépoli aussi fort que possible sans la réveiller. Au bout de deux minutes, une lumière s'allume, une silhouette apparaît, le verrou tourne et la porte s'ouvre sur une femme d'une bonne cinquantaine d'années emmitouflée dans un peignoir. Barb. Ses cheveux peroxydés à la Dolly Parton sont enveloppés dans une résille et une cigarette pend au coin de ses lèvres.

Elle m'observe. Son regard glisse sur la gamine avachie comme un sac dans mes bras.

« C'est quoi ce bordel ? demande Barb.

— C'est une petite fille, je réponds.

— Je vois bien. Mais pourquoi elle est avec toi ? Et qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Elle a essayé de me tuer, je l'ai sauvée d'une meute de loups et je l'ai gavée de *junkfood*. Elle s'appelle Mireille. C'est à peu près tout ce que je sais.

— C'est tout ? » Barb tire une bouffée sur sa cigarette.

Il en faut beaucoup plus pour déstabiliser Barb. C'est d'ailleurs la raison de ma présence ici.

« Tu vas finir par me laisser entrer ?

— Est-ce que ça engage ma responsabilité pénale ? Il y a eu des morts ?

— Pas encore », je dis, même si j'ai dans l'idée que ça ne va pas durer.

« Essayé de te tuer comment ? » demande Barb, assise sur une chaise usée jusqu'à la corde, dans le bureau à l'arrière du motel. Elle fume toujours. La petite sommeille sur un vieux canapé, recroquevillée sous un édredon bleu.

« Avec un fusil à lunette que quelqu'un avait préparé pour elle dans la forêt en face de la maison. Et qui l'a laissée faire le sale boulot et en subir les conséquences.

— Bordel. » Elle se tait le temps de tirer une autre taffe. « Mais tu devais bien te douter qu'ils finiraient par te retrouver. »

Barb a beau ressembler à une chanteuse country de seconde zone, elle n'est pas née de la dernière pluie. Pas seulement parce qu'elle s'était acoquinée avec Sixteen, mais parce qu'elle avait vécu la vraie vie avant de débarquer dans ce trou du cul du monde, au fin fond du Dakota du Sud. Les tatouages amateurs sur son avant-bras, qui parviennent difficilement à masquer les marques de piqûres, racontent cette histoire ancienne. Je l'ai prise en otage une fois, et j'ai payé cette erreur cash : une bombe entière de spray anti-ours en pleine face. Mais nous avons su surmonter nos différends.

Barb n'est pas ce que j'appellerais une amie, parce que le regard qu'elle porte sur moi et mes motivations est empreint d'un profond scepticisme, mais elle est ce qui se rapproche le plus d'une alliée à une journée de route.

« Elle a dit quelque chose ? »

— Presque rien. Elle s'appelle Mireille. Elle parle français. C'est tout ce que j'ai pu en tirer. Je crois qu'on lui a dit de la boucler.

— Pauvre petit oiseau, dit Barb. On entend parler des enfants-soldats, on ne s'attend pas à en trouver un dans son jardin. Tu as une idée de qui elle est, ou de celui qui l'a télécommandée pour te trouer la peau ?

— C'est là que tu entres en jeu.

— Continue.

— On s'est occupé d'elle. Aucun signe de mauvais traitement. Des ongles bien coupés. Un nœud dans les cheveux. On l'a même laissée emporter son doudou. »

Barb lorgne sur le singe-chaussette, qui pointe la tête sous l'édredon.

« Ça suggère que celui qui l'a manipulée était proche d'elle, ou au moins, prenait soin d'elle. Et que c'était quelqu'un qui pouvait circuler avec une petite fille de neuf ans sans attirer l'attention.

— Une femme, dit Barb.

— Je le pense aussi. Qui peut-être se faisait passer pour sa mère. »

Barb fronce les sourcils. « Et l'aurait aimée suffisamment pour l'emmener chez le coiffeur et s'assurer qu'elle avait son doudou, mais en même temps aurait été prête à la sacrifier pour te tuer ? Ça n'a pas de sens. »

Elle a raison. Donc, je rate encore un truc.

« Homme ou femme, je dois mettre la main dessus, dis-je.

— Comment ?

— Si Mireille voyageait avec une femme, il a dû leur falloir du temps pour répéter le tir. Ce qui implique des nuits passées quelque part. Camper les aurait trop exposées, sans compter que j'aurais pu aller inspecter la forêt. Qu'est-ce qu'il reste comme autre possibilité dans le coin ?

— Garer un camping-car sur le parking d'un supermarché, répond Barb. Ou vivre dans un motel pourri comme celui-ci. Le genre d'endroit où on accepte du liquide sans poser de questions. Et si possible, où il n'y ait pas de caméra de surveillance.

— Exact, dis-je. Je penche plus pour le camping-car. Mais elle ne pourra pas monter avec jusqu'en haut de la colline. Il faudra donc un second véhicule. Donc, un autre conducteur. Donc, une base opérationnelle, des relais, une opération de grande ampleur. Trop visible, trop d'éléments qui rentrent en jeu. Je ne le sens pas.

— Alors, il reste le motel.

— Vu que tu tiens celui-ci, j'imagine que tu dois connaître tous les autres à cent kilomètres à la ronde. »

Barb hoche la tête.

« Et je présume qu'il doit y avoir une espèce de téléphone arabe, parce que si un client pique des trucs, fait du deal ou prostitue une fille dans la chambre, il faut faire circuler l'info. »

Nouveau hochement de tête.

« Donc on pourrait passer des coups de fil en racontant qu'une femme et une petite fille ont dormi ici, et que la

petite fille a oublié son singe-chaussette. On dit qu'on n'a pas leurs coordonnées, mais qu'elles comptaient séjourner dans un autre motel, et on demande s'ils n'ont pas des clientes qui leur ressemblent ?

— Pourquoi serait-elle encore dans le coin ?

— Parce qu'elle veut connaître la fin, dis-je. La petite n'avait pas de smartphone, ni aucun moyen de faire son rapport. Mon idée, c'est qu'elle est restée pour savoir comment les choses ont tourné. Ce qui nous laisse peut-être vingt-quatre heures pour la retrouver.

— Pigé », dit Barb. Elle allume une nouvelle cigarette au mégot de la précédente. « Encore un truc. Pourquoi tu crois que je vais t'aider ? »

« Je ne te demande pas ton aide, je réponds. Je te parle de la petite. Tu sais ce que Mireille veut dire en français ?

— Et comment je saurais une chose pareille ?

— Ça veut dire “miracle”. Quelqu’un lui a donné ce nom. Peut-être la même personne que celle qui lui a attaché un nœud dans les cheveux, s’est assurée qu’elle était bien coiffée et que ses ongles étaient coupés. Une personne pour qui Mireille était un miracle. Et l’est peut-être encore. »

Barb se contente de grogner comme si tout ça ne la concernait pas, mais l’idée suit son chemin.

« Et c’est comme ça qu’on pourra la lui ramener », dis-je, et à ma surprise, je me rends compte que je suis sincère.

Barb passe les appels sur le téléphone fixe. Tous les motels indépendants connaissent sa voix éraillée, et si le réceptionniste se montre peu collaboratif, elle connaît par cœur le nom de tous les propriétaires.

Mireille s’est enfin réveillée. Je vais chercher ses muffins et un verre de lait dans le frigo bruyant qui trône dans la prétendue cuisine du motel, puis je l’installe devant une

chaîne de télé où des adultes en combinaisons en mousse chantent des chansons. À sa manière de lever les yeux au ciel, je me dis que c'est sûrement trop niais pour une enfant de neuf ans et lui tends la télécommande. Elle zappe comme une pro jusqu'à ce qu'elle tombe sur un épisode de *Bob l'éponge* et s'installe confortablement.

Une heure et demie plus tard, nous obtenons un résultat. Barb me fait un signe de sa main pourvue d'une cigarette et je colle mon oreille à l'écouteur relié au téléphone par un cordon en spirale.

« Une petite fille dans les neuf ans. Mulâtre, oui, avec une femme. Non, je ne l'ai pas vue, c'est le veilleur de nuit qui les a accueillies. J'ai seulement aperçu la gosse près de la machine à glaçons. On a retrouvé son singe. Mais non, un doudou. Vous savez bien, un singe-chaussette. Et je me suis dit qu'il pourrait lui manquer. »

Une voix crachote au bout du fil. Barb cache le micro de sa main.

« Elle dit qu'elles sont arrivées il y a trois jours. Et qu'elles sont toujours là. »

Nouveau crachotement.

« Elle veut me passer leur chambre.

— Dis-lui que tu as un client et que tu rappelleras. »

Barb s'en sort comme une pro. Elle écrit quelque chose sur un bloc. « C'est noté, merci. »

Quand elle a raccroché, elle me montre la feuille, avec un numéro écrit dessus.

L'ASSASSIN EIGHTEEN

JOHN BROWNLOW

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR LAURENT BOSCO

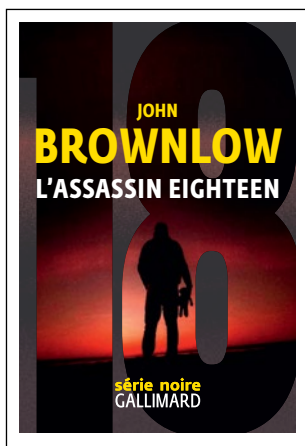
« J'attends que quelqu'un vienne me tuer. Cette nuit, toutes les conditions sont réunies. »

L'agent Seventeen s'est retranché dans la maison de Sixteen, son prédécesseur dans une lignée de super tueurs à gages. Il sait que quiconque aspire à devenir Eighteen devra d'abord l'éliminer.

Mais lorsqu'une balle étoile le verre armé de la baie panoramique du salon, le sniper se révèle être une fillette d'une dizaine d'années, mutique, farouche et terrifiée. Qui est-elle ? Pourquoi elle ?

Du Spitzberg au port de Buenos Aires, à bord d'un mégayacht appartenant à d'impitoyables suprémacistes blancs, derrière les écrans de l'élite mondiale des hackers, l'adrénaline pulse non-stop.

Né en 1964 en Angleterre, John Brownlow a fait des études de lettres à Oxford avant de débiter comme photographe puis réalisateur de documentaires. Il est aussi le scénariste talentueux du film *Sylvia* et des séries *Fleming* et *Miniaturiste*. Il s'est établi en 2000 au bord du lac Huron, où il écrit la suite de *L'assassin Eighteen*.



L'ASSASSIN EIGHTEEN
JOHN BROWNLOW

Cette édition électronique du livre
L'assassin Eighteen de John Brownlow
a été réalisée le 25 janvier 2024 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073038395 - Numéro d'édition : 614957).

Code produit : Q00633 - ISBN : 9782073038425.

Numéro d'édition : 614960.